

# LE CHANT DU BARDE

Poul Anderson



Extrait de la publication



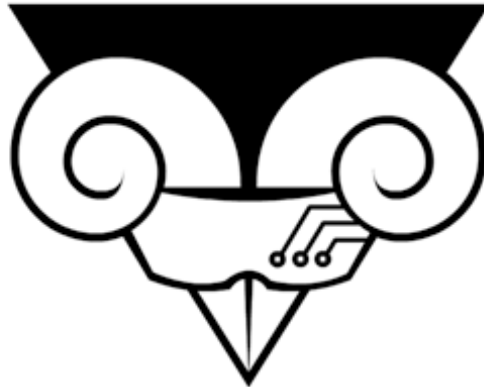
# Le Chant du barde

Les meilleurs récits de Poul Anderson



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Bérial'

Ouvrage proposé et publié sur la direction de Jean-Daniel Brèque.

Traduit de l'américain par Denise Hersant, Bruno Martin, Michel Deutsch, Pierre Billon, Jean-Pierre Pugi & Jean-Daniel Brèque.

Traductions revues et complétées par Jean-Daniel Brèque.

ISBN : 978-2-84344-451-7

Parution : septembre 2012

Version : 1.1 — 13/09/2012

© 1953, 1957, 1960, 1963, 1968, 1970, 1971, 1972, 1981 by Poul Anderson.

© 2010, Le Bérial' pour la traduction française

© 2012, Le Bérial', pour la présente édition

Illustration de couverture © 2010, Caza.



# Avant-propos

Comme l'annonce son sous-titre, ce recueil ambitionne de rassembler les meilleurs récits de science-fiction dus à la plume de Poul Anderson (1926-2001). Autant dire que la tâche ne fut pas aisée. En plus de cinquante ans de carrière, le créateur de la Patrouille du temps a publié quantité de textes mémorables. Il nous a fallu faire des choix, parfois draconiens. Mais, à mesure que nous avançons dans notre travail, l'orientation du volume s'est définie de façon quasiment organique.

Bien qu'il ait écrit des contes brefs et des sagas en plusieurs volumes, la distance de prédilection de notre auteur était le plus souvent la *novella* ou la *novelle* : un récit plus étoffé qu'une nouvelle, mais conservant une concision, une nervosité qui lui permettaient de développer son thème de façon percutante. C'est donc cette forme de récit que nous avons choisi de privilégier, rejoignant en cela les lecteurs qui ont souvent couronné Anderson pour des textes de ce calibre.

Par souci d'unité, ensuite, nous nous sommes concentré sur son œuvre de science-fiction — tant il est vrai, par ailleurs, que ses chefs-d'œuvre de *fantasy* ressortissent tous à la forme romanesque. Et c'est en relisant notre première sélection que nous avons constaté une profonde cohérence dans les textes jusqu'ici retenus : chacun d'eux combinait, à sa manière, de solides soubassements spéculatifs, des références mythologiques ou littéraires des plus pertinentes, et une volonté de définir des enjeux sur plusieurs niveaux : ce qui se joue dans la prose andersonienne, c'est non seulement le destin du ou des personnages, mais aussi celui de leurs civilisations, voire de l'univers dans son ensemble. Et l'auteur n'a pas son pareil pour tisser un réseau de correspondances poétiques entre l'individuel et le collectif, le plus souvent en faisant appel à l'immense culture qui est la sienne.

Voici donc, pour votre plaisir, une sélection de neuf récits où l'aventure se mêle à la spéculation, la poésie au suspense et le cosmique à l'humain. Un panorama des thèmes classiques de la science-fiction auquel Poul Anderson imprime sa touche unique.

Bonne lecture !

Jean-Daniel Brèque

Note : Si aucun des récits présentés ici n'est inédit à proprement parler, ils ont tous été revus et corrigés pour la présente édition. Poul Anderson

retouchait souvent ses textes pour leur publication en recueil, et nous nous sommes référés pour chacun d'eux à la dernière édition parue de son vivant. Toutes les traductions ont été révisées, voire refaites pour l'une d'elles, plus courtes d'un bon tiers que la version recueillie en volume.



# Sam Hall

Titre original : *Sam Hall*

In *Astounding Science Fiction*, août 1953

Première publication française : in *Histoires de demain*, Le Livre de poche (1974)

Nouvelle traduite de l'américain par Denise Hersant

Traduction révisée par Jean-Daniel Brèque pour la présente édition

*Poul Anderson a souvent raconté la genèse de ce texte. En 1950, il s'est rendu au Massachusetts Institute of Technology pour y contempler l'analyseur différentiel Bush, le calculateur le plus puissant de son époque. Même si nul n'imaginait alors le développement de l'informatique, au cours duquel l'ordinateur personnel se substituerait à l'ordinateur central, il ne fallait pas être grand clerc pour concevoir un avenir dominé par les ordinateurs. L'année suivante, alors qu'il visitait l'Europe à bicyclette en logeant dans des auberges de jeunesse, il lui arrivait souvent de remplir les fiches de police au nom de Sam Hall, titre d'une célèbre chanson traditionnelle américaine. De retour chez lui, il découvrit une Amérique en proie au maccarthysme...*

*Comme il le déclare lui-même : « Tous ces éléments épars se sont assemblés dans mon esprit pour former une histoire que je tenais vraiment à raconter. Nombre de ses éléments sont aujourd'hui obsolètes, en particulier le système informatique que je décris, mais il ne servirait à rien de la réviser en profondeur. Ce qu'elle a à dire demeure important à mes yeux. Et, à tout le moins, elle prédisait l'avènement du crime informatique ! »*

CLIC, CLAC. BZZZ. BRRR.

Le citoyen X, dans une ville anonyme, quelque part aux États-Unis, se dirige vers la réception de l'hôtel. « Une chambre pour une personne, avec salle de bains.

– Désolé, monsieur. Notre ration de combustible ne nous permet pas d'avoir des baignoires individuelles. Mais nous pouvons vous faire couler un bain, pour un supplément de vingt-cinq dollars.

– Oh ! c'est tout ? D'accord. »

D'un geste machinal, le citoyen X fouille dans sa poche et en tire sa carte perforée, qu'il présente à l'enregistreuse. Des mâchoires d'aluminium se referment dessus, des dents de cuivre tâtonnent à la recherche des trous, une langue électronique goûte la vie du citoyen X.

Date et lieu de naissance. Parents. Race. Religion. Dossier scolaire. États de service civil et militaire. Situation de famille. Professions exercées, y compris la profession actuelle. Affiliations. Données physiologiques, empreintes digitales et rétiniennes, groupe sanguin. Profil psychologique de base. Quotient de loyalisme. Indice de loyalisme en fonction du temps jusqu'à la date du dernier contrôle. Clic, clac. Bzzz.

« Quelle est la raison de votre présence ici, monsieur ?

– Je suis voyageur de commerce. Je compte être demain soir à Cincinnati. »

L'employé (trente-deux ans, marié, deux enfants. N.B. confidentiel : juif — à tenir à l'écart des postes clefs) appuie sur des boutons.

Clic, clac. La machine rend la carte. Le citoyen X remet celle-ci dans son portefeuille.

« Chasseur ! »

Le chasseur (dix-neuf ans, célibataire. N.B. confidentiel : catholique — à tenir à l'écart des postes clefs) prend la valise du client. L'ascenseur monte en grinçant. Le réceptionniste reprend sa lecture. L'article s'intitule : « Le Royaume-Uni nous a-t-il trahis ? » Au sommaire de la même revue : « Nouveau programme d'endoctrinement pour les forces armées »,

« Recherche de main-d'œuvre sur Mars », « J'étais un syndicaliste au service de la Sécurité », « De nouveaux plans pour *vo*tre avenir ».

L'enregistreuse parle toute seule. Clic, clac. Un tube clignote pour son voisin, comme pour partager une bonne blague. Le signal global se transmet au réseau.

En compagnie d'un millier d'autres, il remonte le long du câble terminal pour être avalé par le trieur des Archives centrales. Clic, clac. Bzzz. Brrr. Un clignotement, une lueur. Les molécules altérées d'une certaine bobine réceptrice dressent le curriculum du citoyen X, qui est aussitôt renvoyé. Ce curriculum est transmis au bloc de comparaison, qui a également reçu le signal correspondant au citoyen X. Les deux ensembles de données concordent à la perfection. Le citoyen X se trouve bien dans la ville où il comptait se rendre la veille, de sorte qu'il n'a pas eu à présenter de rectificatif.

Cette nouvelle information enrichit le dossier du citoyen X ; l'ensemble de sa vie est archivé dans la banque de données. Le signal s'efface du bloc trieur et du bloc de comparaison, afin que ceux-ci soient libres pour recevoir le prochain signal à venir.

La machine a avalé et digéré une nouvelle journée. Elle est comblée.

Thornberg entra dans son bureau à l'heure habituelle. Sa secrétaire leva les yeux pour lui dire : « Bonjour », puis le regarda plus attentivement. Elle travaillait avec lui depuis assez longtemps pour savoir déchiffrer les nuances de son expression soigneusement contrôlée. « Quelque chose qui ne va pas, chef ? demanda-t-elle.

– Non. » Il s'exprimait d'un ton bourru, ce qui était également insolite. « Non, rien. Je me sens un peu mal fichu, voilà tout.

– Oh ! » fit la secrétaire avec un petit hochement de tête. On apprend à être discret au service du gouvernement. « Eh bien, j'espère que ça ira mieux bientôt.

– Merci, ce n'est rien. » Thornberg se dirigea en boitant vers son bureau, s'assit et prit une cigarette dans son paquet. Il la garda un instant entre ses doigts jaunis par la nicotine avant de l'allumer, et ses yeux semblaient vides. Puis il tira dessus d'un air féroce et s'attaqua à son courrier. En tant que technicien en chef des Archives centrales, il recevait une abondante ration de tabac, qu'il consommait jusqu'au dernier brin.

Son bureau n'était pas vaste : un simple réduit sans fenêtre, meublé avec un ordre austère, et dont l'unique ornement était une photographie de son fils et de sa défunte épouse. Thornberg paraissait trop grand pour cette pièce : long et maigre, il avait des traits fins et réguliers et des cheveux grisonnants soigneusement peignés. Il portait une version basique de

l'uniforme de la Sécurité, sur lequel étaient fixés l'insigne de la Division technique et ses galons de commandant, mais sans aucun des rubans auxquels il avait droit. Les préposés au culte de Matilda la Machine constituaient un groupe bien peu formaliste.

Thornberg parcourut son courrier en fumant cigarette sur cigarette. La plupart des lettres portaient sur la réforme en cours. « Venez, June », dit-il. Le Dictaphone suffirait pour les affaires courantes, mais il préférait que sa secrétaire prenne des notes lorsqu'il répondait à des demandes sortant de l'ordinaire. « Débarrassons-nous de cette corvée ; j'ai du travail qui m'attend. »

Posant l'une des lettres devant lui, il commença : « Sénateur E. W. Harmison, S.O.B., New Washington. Monsieur, en réponse à votre lettre du quatorze courant me demandant mon opinion personnelle sur le nouveau système d'identification, je me permets de vous faire remarquer qu'il n'appartient pas à un technicien d'exprimer des opinions. Le décret ordonnant que chaque citoyen ait un numéro unique se rapportant à toutes les archives — acte de naissance, dossier scolaire, rationnement, imposition, transactions financières, états de service, situation familiale, déplacements, *et cætera* — présente des avantages évidents sur le long terme, mais entraîne naturellement un gros travail de transformation et de suivi des données en phase transitoire. Le président ayant décidé que le bénéfice qui en résultera justifiait les difficultés actuelles, le devoir impose aux citoyens d'obéir et non de contester. Veuillez agréer, *et cætera*. » Il sourit avec une certaine froideur. « Voilà qui va le remettre à sa place ! Je me demande à quoi sert le Congrès, sinon à empoisonner la vie des honnêtes bureaucrates. »

Dans son for intérieur, June décida d'édulcorer la lettre. Un sénateur n'était peut-être qu'un raseur, mais on ne pouvait le rembarrer aussi sèchement. Le rôle d'une secrétaire consiste en partie à éviter des ennuis à son patron.

« Bon, fit Thornberg, passons à la suivante. Destinataire : Colonel M. R. Hubert, officier de liaison, Archives centrales, service de Sécurité, *et cætera*. Monsieur, en réponse à votre note du quatorze courant demandant la date exacte d'achèvement de la transformation du système d'identification, puis-je respectueusement vous faire observer qu'en toute honnêteté il m'est impossible de la fixer ? Nous devons mettre au point une unité de modification des données qui procédera à la transformation de tous nos registres sans que nous ayons besoin d'extraire et de modifier chacune des quelque trois cents millions de bobines constituant la mémoire globale. Vous comprendrez donc qu'il est impossible de prévoir avec certitude le temps nécessaire à la réalisation d'un tel projet. Toutefois, le travail de recherche se poursuit de façon satisfaisante... renvoyez-le à mon dernier rapport, voulez-vous ?... et je suis en mesure d'affirmer que la transformation sera achevée et



que tous les citoyens auront reçu communication de leurs numéros dans trois mois au plus tard. Sentiments respectueux, *et cætera*. Tournez ça comme il faut, June. »

Elle fit un signe d'assentiment. Thornberg continua à trier les lettres, jetant la majorité dans une corbeille où sa secrétaire les récupérerait ensuite pour y répondre seule. Quand il eut terminé, il bâilla et alluma une nouvelle cigarette. « Allah soit loué, c'est fini ! Maintenant je peux descendre au labo.

– Vous avez des rendez-vous cet après-midi, lui rappela-t-elle.

– Je reviendrai après le déjeuner. À tout à l'heure. » Il se leva et quitta le bureau.

Un escalator l'amena à un niveau inférieur puis il suivit un couloir, rendant machinalement leur salut aux subordonnés qui le croisaient. Les traits de son visage demeuraient inexpressifs ; seul le balancement raide de ses bras signifiait peut-être quelque chose.

*Jimmy, pensait-il. Jimmy, mon petit.*

Parvenu devant le dispositif de protection, il présenta sa main et son œil aux sondeurs. Ses empreintes digitales et rétiniennes lui servaient de laissez-passer. Aucun signal d'alarme ne retentit. La porte s'ouvrit devant lui et il pénétra dans le sanctuaire de Matilda.

Devant lui se dressait un empilement de panneaux de contrôle, de cadrans, de voyants qui montaient jusqu'au plafond. En le découvrant, Thornberg pensait toujours à une pyramide aztèque, dont les dieux fixaient de leurs yeux rouges les acolytes et les fidèles qui rampaient à son pied et sur ses flancs monstrueux. Mais c'était ailleurs que se déroulaient les sacrifices.

Thornberg s'immobilisa un instant pour contempler ce spectacle. Puis un sourire las crispa un côté de son visage. Un souvenir sardonique lui revint à l'esprit : celui de quelque chose qu'il avait lu dans un livre interdit, datant des années quarante ou cinquante du siècle précédent. Qu'ils fussent français, allemands, anglais ou italiens, les intellectuels protestaient vigoureusement contre l'américanisation de l'Europe, l'effondrement de la vieille culture face à la barbarie mécanisée des boissons gazeuses, de la publicité, des automobiles chromées (au sourire de dollars, disaient les Danois), du chewing-gum, de la matière plastique... Aucun d'eux n'avait protesté contre l'européanisation de l'Amérique qui s'était produite simultanément : multiplication des agences gouvernementales, course aux armements, systèmes de surveillance, censure, police secrète, exacerbation du chauvinisme... Certes, il y avait eu quelques contestataires, mais leurs propres excès les avaient vite discrédités, et ensuite...

Bah !

*Mais, Jimmy, mon pauvre gars, où es-tu à présent, et qu'est-ce qu'ils sont en train de te faire ?*

Thornberg se dirigea vers la paillasse où Rodney, son meilleur ingénieur, testait une unité « Alors, comment ça marche ?

– Pas mal, chef. » Rodney ne prit pas la peine de saluer. En fait, Thornberg avait interdit ce genre de salamalecs pendant les heures de travail — c'était une perte de temps. « Il y a encore quel-ques petits défauts, mais nous finirons bien par les éliminer. »

Le projet se résumait à cela : trouver un truc pour changer les numéros sans rien modifier d'autre — ce n'était pas une tâche facile, car les banques de données dépendaient de champs magnétiques individuels. « Très bien, fit Thornberg. Dites donc, je vais procéder à quelques contrôles sur les commandes principales. Le programme qu'ils ont rédigé pour la section 13 durant la phase de conversion ne me satisfait pas pleinement.

– Vous avez besoin d'aide ?

– Non, merci. Tout ce que je demande, c'est qu'on ne me dérange pas. »

Thornberg poursuivit son chemin en faisant résonner lourdement le plancher sous ses pas. Les commandes principales se trouvaient dans une cabine blindée nichée contre la grande pyramide, et il dut se soumettre à un nouveau contrôle avant que la porte s'ouvrît devant lui. Peu de personnes étaient admises dans cette cabine : les archives complètes de la nation avaient trop de valeur pour qu'on courût le risque de les laisser à la portée de n'importe qui.

L'indice de loyalisme de Thornberg était de AAB-2, c'est-à-dire que, sans être absolument parfait, c'était le meilleur qu'on pût trouver parmi les hommes de son calibre. Le dernier hypnotest auquel il avait été soumis laissait apparaître certains doutes et certaines réserves quant à la politique gouvernementale, sans qu'il fût cependant question de désobéissance. À première vue, Thornberg pouvait certainement être considéré comme loyal. Il s'était distingué pendant la guerre contre le Brésil, perdant une jambe au cours d'un combat ; son épouse avait été tuée lors d'un raid de fusées avorté, lancé dix ans plus tôt par les Chinois ; son fils, jeune officier de la Garde spatiale sur Vénus, était promis à un brillant avenir. Thornberg avait écouté des discours interdits, lu des livres inscrits sur la liste noire, prêté l'oreille à une propagande étrangère et clandestine, mais tous les intellectuels en étaient là : ce n'était pas une faute bien grave, lorsqu'on avait par ailleurs un bon dossier et qu'on ne prenait pas au sérieux ce que racontaient ces livres et cette propagande.

Il resta un moment assis à regarder le tableau de commandes à l'intérieur de la cabine. Sa complexité aurait déconcerté bien des ingénieurs, mais Thornberg était habitué à Matilda depuis si longtemps qu'il n'avait même pas besoin de se reporter aux tables de référence.

*Bon...*

Cela demandait du sang-froid. Un hypnotest ne manquerait pas de révéler ce qu'il était sur le point de faire. Mais, nécessité oblige, de tels contrôles étaient effectués au hasard : Thornberg ne serait probablement pas appelé à s'y soumettre avant plusieurs années, surtout compte tenu de son classement. D'ici qu'il soit découvert, Jack aurait atteint dans la Garde un rang suffisamment élevé pour se trouver en sécurité.

Dans l'intimité de la cabine, Thornberg se permit une petite grimace. « Ceci, murmura-t-il à l'adresse de la machine, va me faire plus de mal qu'à toi. »

Et il commença à manipuler des boutons.

Il y avait ici des circuits permettant de modifier les dossiers ; on pouvait extraire l'un de ceux-ci et écrire tout ce qu'on voulait dans le champ magnétique. Thornberg avait effectué cette opération à plusieurs reprises pour des officiers de haut rang. Maintenant, il s'appêtait à le faire pour lui-même.

Jimmy Obrenowicz, le fils d'un de ses cousins issus de germains, avait été arrêté en pleine nuit par la Sécurité, qui le soupçonnait du crime de trahison. Le dossier montrait ce qu'aucun simple citoyen n'était censé savoir : Jimmy se trouvait au camp Fieldstone. Les rares personnes qui en revenaient gardaient un silence absolu sur leur expérience ; parfois même, ils étaient dans l'incapacité de parler. Il n'aurait pas été de bon ton pour le chef des Archives centrales d'avoir un parent à Fieldstone. Thornberg manipula des boutons pendant une demi-heure, effaçant, modifiant. Ce fut une rude tâche, car il dut revenir plusieurs générations en arrière et altérer toute une généalogie. Mais, quand il eut terminé, Jimmy Obrenowicz n'avait plus le moindre lien de parenté avec les Thornberg.

« Et dire que j'avais une si haute opinion de ce garçon !... Mais ce n'est pas pour moi que je fais cela, Jimmy : c'est pour Jack. Quand les flics examineront ton dossier, un peu plus tard dans la journée sans doute, je ne veux pas qu'ils découvrent que tu es un parent du capitaine Thornberg, en poste sur Vénus, et un ami de son père. »

Il donna une petite tape sur le commutateur, qui remit la bobine à sa place dans la banque de données. *Par cet acte, je te renie, Jimmy !*

Après cela, il resta assis pendant un moment ; savourant le silence de la cabine ainsi que la propreté et le caractère impersonnel des instruments. Il n'avait même pas envie de fumer. Puis il se mit à réfléchir.

Ainsi, désormais, chaque citoyen se verrait attribuer un numéro. Tatoué sur la peau, sans doute. Un seul numéro pour tout. Dans l'argot populaire, Thornberg l'aurait parié, ces numéros seraient baptisés « marques de fabrique » et la Sécurité se montrerait très sévère envers ceux qui utiliseraient ce terme. Langage déloyal !

À vrai dire, le mouvement clandestin constituait un danger. Il était soutenu par des pays étrangers qui ne voulaient pas d'un monde dominé par l'Amérique — du moins, pas par l'Amérique d'aujourd'hui, bien qu'autrefois les États-Unis aient été synonymes d'espoir. On disait que les rebelles avaient établi leurs bases quelque part dans l'espace et semé des agents sur toute l'étendue du pays. C'était fort possible. Leur propagande était subtile : nous ne voulons pas anéantir la nation, nous voulons la libérer ; nous voulons rétablir la Charte des droits et libertés. Cette propagande devait attirer un nombre important de gens instables ; mais, en se livrant à la chasse aux espions, la Sécurité ne pouvait manquer de ramener dans ses filets une certaine quantité de citoyens qui n'avaient jamais eu l'intention de trahir. Jimmy, par exemple — à moins qu'en fin de compte Jimmy ait vraiment fait partie du mouvement clandestin. On ne sait jamais. Personne ne dit jamais rien.

Thornberg sentit dans sa bouche un goût d'amertume. Il fit une grimace. Le couplet d'une chanson lui revint à l'esprit : *« Je vous hais, tous autant que vous êtes. »* Comment était-ce, déjà ? C'était une sorte de complainte qu'on chantait à l'époque où il était à la fac. Elle racontait l'histoire d'un individu très aigri qui avait commis un meurtre.

Ah ! oui. *Sam Hall* ! Il fallait une voix de basse un peu éraillée pour la chanter correctement.

*Ah ! mon nom c'est Sam Hall, c'est Sam Hall.  
Oui, mon nom c'est Sam Hall, c'est Sam Hall,  
Et je vous hais, tous autant que vous êtes.  
Oui, je vous hais, tous autant que vous êtes !  
Que le diable vous emporte !*

Oui... c'était bien cela. Et Sam Hall allait être pendu pour meurtre. Thornberg s'en souvenait à présent. Il avait l'impression d'être Sam Hall lui-même. Regardant la machine, il se demanda combien de Sam Hall elle contenait.

Distraitement, retardant le moment de retourner à son travail, il pressa un bouton pour obtenir la fiche au nom de Sam Hall, sans autre indication. La machine marmonna pour elle-même et, presque aussitôt, cracha une liasse de papiers micro-imprimés, à l'instant même, par les banques de données. Un dossier complet sur chaque Sam Hall, vivant ou mort, depuis l'époque où on avait commencé à conserver les archives. Au diable toute cette paperasse ! Thornberg la jeta dans l'incinérateur à ordures.

*« Ah ! j'ai tué un homme qu'ils disent — oui qu'ils disent. »*

Thornberg se sentit saisi d'une impulsion sauvage, aveuglante. En ce moment même, ils étaient en train de régler son compte à Jimmy, de le

frapper violemment sur les reins, sans doute, et lui, Thornberg, restait assis là, à attendre que les flics viennent s'emparer du dossier de Jimmy, et il ne pouvait rien faire pour les en empêcher. Il se sentait impuissant.

*Bon Dieu ! pensa-t-il. Je vais leur donner Sam Hall !*

Ses doigts se mirent à courir sur la machine. Il oublia son dégoût pour ne plus penser qu'au difficile problème technique : glisser à l'intérieur de Matilda une bobine truquée. Ce n'était pas là chose aisée ! On ne pouvait reproduire des numéros existants, et chaque citoyen en possédait une quantité. Il fallait rendre compte de chacun des jours de sa vie.

Mais cette tâche pouvait être en partie simplifiée. La machine n'existait que depuis vingt-cinq ans ; avant cette époque, les dossiers étaient conservés sur papier dans une douzaine de bureaux différents. Il n'y avait qu'à faire de Sam Hall un habitant de New York dont le dossier aurait été détruit trente ans plus tôt, au cours du bombardement de la ville. Ceux de ses papiers qui se trouvaient dans les archives de New Washington auraient également été détruits, lors de l'attaque chinoise, de sorte qu'il suffirait de fournir les indications dont Thornberg se souvenait et qui n'avaient pas besoin d'être très nombreuses.

Voyons. *Sam Hall* était une chanson anglaise, donc Sam Hall devrait être anglais, lui aussi. Ses parents avaient émigré aux États-Unis alors qu'il avait trois ans — mettons, trente-huit ans plus tôt — et il avait été naturalisé en même temps qu'eux : cela se passait avant l'interdiction de toute immigration. Élevé dans les bas quartiers de new-yorkais, Sam était devenu un gamin des rues, un petit voyou. Son dossier scolaire s'était perdu lors du bombardement, mais il affirmait avoir suivi ses cours jusqu'à la seconde. Aucun parent actuellement en vie. Aucun parent récemment décédé. Pas de profession définie, mais seulement une série de métiers de fortune. Indice de loyalisme : BRA-0, ce qui signifiait qu'un simple questionnaire de routine le cataloguait comme n'ayant aucune opinion politique à prendre en considération.

*Trop terne*, pensa Thornberg. *Mettons un peu de violence dans son passé.* Il tira de la machine des renseignements sur les rafles effectuées par la police de New York, et s'en servit pour constituer un casier judiciaire chargé : ivrognerie, mœurs douteuses, bagarres, participation à quelques hold-up et cambriolages, mais rien d'assez grave pour justifier qu'on fît appel aux hypnotechniciens afin de le soumettre à des tests.

Hum... Le mieux était de faire de lui un 4-F, dispensé du service militaire. La raison de cette dispense ? Eh bien, un léger penchant pour la drogue ; on n'avait pas suffisamment besoin d'hommes, de nos jours, pour faire soigner les toxicomanes. La néocoke n'affaiblissait pas trop les facultés mentales ; en fait, cette drogue augmentait la force et la résistance du sujet, bien qu'elle causât par la suite une réaction brutale.



Il fallait mentionner aussi le temps de service civil. Voyons... Sam Hall avait fait ses trois ans comme simple manœuvre employé à la construction du barrage du Colorado : on avait engagé tant d'hommes pour la construction de ce barrage que personne ne se souviendrait de celui-ci — ou, du moins, il serait difficile de trouver un contremaître qui s'en souvînt.

Il s'agissait maintenant de remplir les vides. Pour ce faire, Thornberg eut recours à une quantité de machines automatiques. Il fallait rendre compte de chacune des journées qui s'étaient écoulées pendant une période de vingt-cinq ans ; mais, bien entendu, la plupart d'entre elles ne porteraient trace d'aucun changement. Thornberg tapa pour obtenir une liste d'hôtels bon marché hébergeant une clientèle de passage et ne prenant pas la peine de conserver leurs registres une fois qu'ils en avaient communiqué le contenu à Matilda. Qui se souviendrait d'un individu d'aussi piètre apparence ? Comme adresse actuelle, il donna celle du Triton, sorte d'asile de nuit amélioré de l'East Side, non loin des Cratères. Actuellement sans emploi, Sam Hall vivait en théorie sur ses économies, sans doute agrémentées de menus larcins... Oh ! nom d'un chien ! il fallait joindre une déclaration d'impôts sur le revenu. Thornberg pouvait se permettre d'être brouillon. On n'attendait pas des pauvres qu'ils se montrent méticuleux, et ils étaient contrôlés moins souvent que les riches.

Quant au signalement... hum... Pourquoi ne pas faire de lui un homme de taille moyenne, trapu, aux cheveux et aux yeux noirs, avec un nez cassé et une cicatrice sur le front, l'allure d'une brute — mais pas assez pour se faire particulièrement remarquer. Thornberg fournit des mesures précises et n'eut aucune peine à maquiller des empreintes digitales et rétinienne. Par mesure de précaution, il brancha un circuit de censure afin de ne pas risquer de reproduire accidentellement celles de quelqu'un d'autre.

Quand il eut terminé, il se carra dans son siège en poussant un soupir. Il y avait encore beaucoup de lacunes dans le dossier, mais il pourrait les combler à loisir. Le plus dur était fait — deux heures d'un travail acharné et totalement futile. Mais cela l'avait soulagé. Il se sentait beaucoup mieux.

Il jeta un coup d'œil à sa montre. *Il est temps de retourner au boulot, mon vieux.* Pendant un moment de révolte, il souhaita qu'on n'eût jamais inventé les montres et les pendules. Elles avaient rendu possible le développement de la science qu'il aimait, mais contribué ensuite à mécaniser l'homme. Bah ! il était trop tard à présent. Thornberg se leva et quitta la cabine. La porte se referma derrière lui.

Un mois avait passé lorsque Sam Hall commit son premier meurtre.

La veille au soir, Thornberg était chez lui. Bien qu'il vécût seul, son rang lui donnait droit à un logement confortable : deux pièces et une salle de

bains au quatre-vingt dix-huitième étage d'un immeuble situé en ville, non loin de l'entrée camouflée donnant accès au domaine souterrain de Matilda. Le fait d'appartenir à la Sécurité — sans, toutefois, faire partie de la section chargée de pourchasser les rebelles — lui valait une si grande déférence de la part de tous qu'il se sentait parfois bien seul. Un jour, le concierge était allé jusqu'à lui offrir sa fille : « Tout juste vingt-trois ans, monsieur. Elle vient d'être plaquée par un homme ayant rang de marshal et cherche un nouveau protecteur, monsieur. » Thornberg avait décliné cette proposition, en s'efforçant de ne pas se montrer trop bégueule. *Autres temps, autres mœurs*<sup>1</sup> — mais, tout de même, cette fille n'avait pas d'autre moyen de se faire une position sociale, la première fois en tout cas. Et l'union conjugale de Thornberg avait été longue et heureuse.

Il furetait dans sa bibliothèque à la recherche de quelque chose à lire. Le Bureau littéraire avait récemment reconnu en Whitman l'un des premiers exemples de patriotisme américain ; mais, bien que Thornberg eût toujours aimé ce poète, ses mains s'égarèrent avec perversité sur un volume de Marlowe aux pages cornées. Relevait-il de la littérature d'évasion ? Le Bureau littéraire était très défavorable à ce registre. Bah ! on vivait une époque difficile. Il n'était pas commode d'appartenir à la nation chargée d'imposer la paix à un monde ingrat. Il fallait se montrer réaliste, énergique et tout le tremblement ; c'était certain.

Le téléphone bourdonna, Thornberg se dirigea vers l'appareil et décrocha le récepteur. Le visage joufflu et insignifiant de Martha Obrenowicz apparut sur l'écran ; ses cheveux gris étaient en désordre et sa gorge émettait un croassement rauque.

« Euh... bonjour », dit Thornberg d'un ton gêné. Il n'avait pas appelé Martha depuis que lui était parvenue la nouvelle de l'arrestation de son fils. « Comment allez-vous ?

– Jimmy est mort », répondit-elle.

Thornberg resta un long moment immobile. Il avait l'impression que son crâne était vide.

« J'ai appris aujourd'hui qu'il était mort au camp, reprit Martha. J'ai pensé que vous voudriez le savoir. »

Thornberg secoua la tête de gauche à droite, très lentement. « Ce n'est pas la nouvelle que j'aurais aimé recevoir, Martha, dit-il.

– Ce n'est pas *juste* ! cria-t-elle d'une voix déchirante. Jimmy n'était pas un traître. Je connaissais mon propre fils. Qui aurait pu le connaître mieux

---

<sup>1</sup> En français dans le texte. (N. d. É.)

<sup>2</sup> Introduction à *The Dark Between the Stars* (1981). (N. d. É.)

[Le Dragon Griaule](#)

**Roland C. WAGNER**

[L.G.M.](#)

**Joëlle WINTREBERT**

[La Créode et autres récits futurs](#)

**A paraître en numérique**

[Bifrost n° 68](#) : Spécial Ian McDonald (octobre 2012)

[Cagebird](#) de Karin LOWACHEE (novembre 2012)

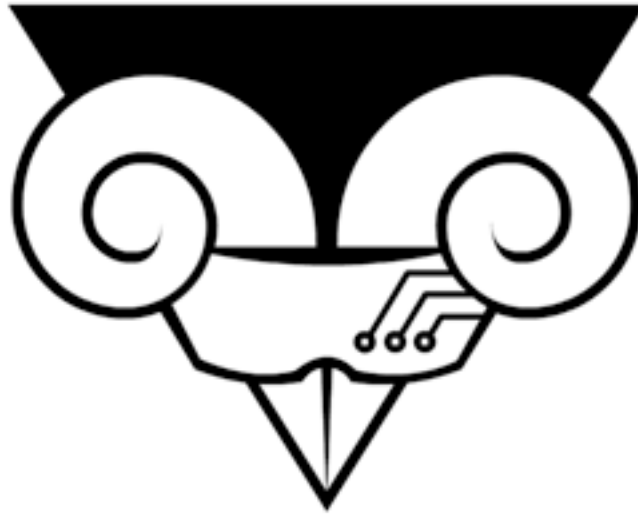
[Sous des cieux étrangers](#) de Lucius SHEPARD (décembre 2012)

[Bifrost n° 69](#) : Dossier SF et Rock (janvier 2013)

[Accrétion](#) (Xeelees – 4) de Stephen BAXTER (février 2013)

[Le Dernier Château et autres crimes](#) de Jack VANCE (mars 2013)

[Bifrost n° 70](#) : Spécial Stephen Baxter (avril 2013)



# e-Belial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur [e.belial.fr](http://e.belial.fr)

Venez discutez avec nous sur [forums.belial.fr](http://forums.belial.fr)

Retrouvez Le Bérial' sur [Twitter](https://twitter.com/ebelial) et sur [Facebook](https://facebook.com/ebelial) !

Malgré tout le soin que nous apportons à la fabrication de nos fichiers numériques, si vous remarquez une coquille ou un problème de compatibilité avec votre liseuse, vous pouvez nous écrire à [ebelial@belial.fr](mailto:ebelial@belial.fr). Nous vous proposerons gratuitement et dans les meilleurs délais une nouvelle version de ce livre numérique.